

1/ CONSIGNES GÉNÉRALES

Même si l'épreuve de français-philosophie correspond à deux exercices distincts notés séparément (sur 10 pour le résumé, sur 20 pour la dissertation), elle constitue un tout global et cohérent. D'une part la contraction constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai que la citation dont il faudra débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. Et d'autre part, résumé comme dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances et de formulation, qui seront précieuses aux candidats, quelle que soit leur carrière ultérieure.

À compter de la session 2023, les candidats doivent rédiger leur résumé sur un document-réponse joint au sujet. Il se présente sous forme d'un cadre composé de 22 lignes de 5 « champs » à chacune desquelles doit correspondre un mot et un seul. L'objectif est double : inciter les candidats à respecter la consigne du nombre de mots et en faciliter le décompte. En cas de dépassement de la 22^{ème} ligne et de la 110^{ème} cellule, le candidat est invité à écrire sur le bas du cadre, voire sur la page suivante.

Enfin, la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire (ou bleue très foncée) et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible.

2/ REMARQUES GÉNÉRALES

LE RÉSUMÉ

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur ses liens logiques (et pas seulement sur sa chronologie) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

LA DISSERTATION

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** – ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux trois textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **chercher à dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple **réalise** l'argument et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan dit « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. On oublie trop souvent en effet que l'important n'est pas le *nombre* mais la *nature* de la partie. Il faut que ce soit bien une « partie », c'est-à-dire un moment d'un raisonnement, une étape d'une démonstration. **Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties qu'en trois.**

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

Ne boudons pas notre plaisir. La session 2023 paraît se distinguer par un certain frémissement qualitatif dont les causes sont diverses et complémentaires. Distinguons-en trois : un sujet accessible et stimulant qui a su « parler » d'emblée aux candidats ; une solide préparation en amont de ces derniers dont le sérieux doit beaucoup à l'investissement de leurs professeurs ; peut-être aussi, enfin, la prise en compte de certaines observations de précédents rapports, ici ou ailleurs. Voilà de quoi redonner confiance dans l'utilité d'un exercice un peu convenu. En dressant le bilan d'un travail passé, nous aspirons à *corriger* des erreurs récurrentes, voire systématiques, non pour nous en chagriner de façon stérile, mais dans une perspective de conseil et d'amélioration en vue d'épreuves futures.

LE RÉSUMÉ

Le texte retenu a fait l'unanimité. Que Lanza del Vasto fût totalement inconnu des candidats¹, ou même qu'il ait été pris dans plus de la moitié des cas pour une femme², n'avait strictement aucune importance. Entrant immédiatement en résonance avec l'œuvre de Weil, surtout, mais aussi celle de Virgile et dans une moindre mesure avec la pièce de Vinaver, les *propos* de l'auteur faisaient entendre une thèse presque limpide, défendue avec vigueur et éloquence : le progrès promis par les machines est une illusion mortifère dont la principale conséquence serait la disparition du travail corporel indispensable à l'humain. Rappelons en passant qu'un résumé se doit précisément de faire apparaître avec netteté la « colonne vertébrale » d'une pensée dont la restitution des inflexions et des nuances ne saurait faire oublier l'essentiel.

¹ À l'exception d'une copie qui a su le désigner comme un « disciple de Gandhi ».

² Nous conformant d'ailleurs à un usage ancien, nous avons préféré ne mettre aucune note concernant l'auteur, tant nous savons que tous les éléments extérieurs portés à la connaissance des candidats dans la volonté de les aider, peut au contraire, malgré qu'on en ait, les dérouter et les mettre dans des difficultés supplémentaires. Leur enfer est parfois pavé de nos bonnes intentions.

C'est d'ailleurs un excellent exercice préalable au résumé que de dégager l'idée générale d'un passage, son message majeur, en le reformulant en une phrase.

Aisé à comprendre, très accessible mais faussement simple, le texte n'était pas pour autant *facile* à résumer car la nature de l'exercice impose des choix et une stratégie que certaines caractéristiques de l'écriture de l'auteur et le ton qu'il emploie rendent un peu délicats. Dans la première partie, comment résumer cette énumération d'attentes vis-à-vis des machines, et d'attentes déçues ? Faut-il conserver la tournure interrogative ? Dans la seconde, mais même dans l'ensemble du texte, comment bien distinguer l'idée de l'exemple, et l'idée importante, capitale, indispensable, de celle dont on peut faire l'économie ou qu'on peut fusionner avec une autre ? Comment sélectionner avec pertinence, et non trier arbitrairement ? En fait, ces questions se posent invariablement pour tout résumé à effectuer, et elles participent de l'intérêt de l'exercice, mais elles étaient davantage prégnantes dans un texte sans difficulté d'interprétation. Voilà pourquoi nous avons relevé assez peu de fautes graves portant sur le sens des idées, mais en revanche un nombre notable d'erreurs techniques ou de maladresses de formulation, ces dernières pouvant tout de même engendrer ou aggraver des approximations sémantiques.

Les quelques points saillants à retenir sont les suivants :

1. Le raisonnement adopté par Lanza del Vasto repose sur deux moments évidents, ce qui invite à découper le texte en deux parties (et entraîne que le résumé devrait comporter logiquement deux paragraphes) de longueur à peu près équivalente. Légèrement plus longue, la première est plus illustrative, alors que la seconde compense par sa densité argumentative sa très relative brièveté. Or, nous avons assez fréquemment noté un déséquilibre dans la place accordée à chacune des parties, la première ou la seconde étant nettement hypertrophiée au détriment de l'autre. Si beaucoup lambinent en chemin, un candidat allant jusqu'à consacrer 45 mots pour rendre les seules huit premières lignes³, les plus nombreux jouent aux lièvres sur le passage consacré à la dénonciation du machinisme puis s'enlisent dans l'éloge du travail corporel, le tout à fait accessoire étant confondu avec le capital, aucun détail ne nous étant épargné, fût-il redondant ou inutile. Le sacrifice de tout le début pouvait avoir deux explications qui ne sont rien moins que des excuses : soit cette partie ne semblait pas directement parler du travail, mais ce n'est pas le thème au programme seul qui doit être pris en compte ; c'est le texte proposé, dans son économie propre, qui est à envisager et à respecter dans ses proportions ; soit le remplacement des éléments de la liste des prétendus avantages des machines par une courte formule synthétique était une tactique du candidat dans le but de s'accorder une belle marge de mots dans le nombre de ceux restant à sa disposition pour se saisir du reste, mais alors, comme nous l'avons écrit, la profusion obscurcissait l'essentiel en le diluant. Mauvais calcul !

2. Dans sa diatribe contre le machinisme⁴ (plus que contre « l'industrialisation » comme l'ont proposé les auteurs de copies n'ayant pas encore compris que certains mots d'un texte sont irremplaçables, même si ici l'approximation était vénielle car sans grande conséquence, mais la course au synonyme fait parfois écrire des absurdités aux candidats), Lanza del Vasto énumère de façon ramassée les cinq avantages supposés des machines puis procède à leur réfutation systématique qu'il amorce par l'anaphore « S'il est vrai que ».

Cette dénonciation en deux temps du machinisme, ou plutôt des prétendus progrès apportés par celui-ci, a assez régulièrement donné lieu à des équivoques de rédaction confinant au contre-sens. Faute d'avoir su utiliser le conditionnel, ou de parler de promesses « trompeuses », « illusoires », trop de candidats ont soutenu sans ciller que les machines faisaient effectivement tout le bonheur, puis tout le malheur des hommes, ne s'avisant nullement qu'ils se contredisaient tout en trahissant l'auteur. Profitons-en pour signaler que « socio-économique » a été fréquemment employé, peut-être parce qu'il figure comme exemple dans l'encadré sur les règles de décompte des mots et que « sociétal » a définitivement terrassé « social ».

On pouvait choisir de rendre le passage de façon plutôt globale ou plutôt détaillée. Ceux qui ont préféré la synthèse ont pu être plus clairs mais allusifs, ceux ayant opté pour une forme d'exhaustivité s'y sont parfois perdus, soit qu'ils imitassent un peu lourdement les procédés oratoires employés par l'auteur⁵,

³ Mais la plupart du temps, l'entame consacrée à l'aveuglement des populations sur la cause réelle de leurs malheurs a été purement et simplement escamotée, ce qui était moins grave mais tout aussi regrettable !

⁴ Et d'ailleurs pas seulement contre les machines dans le seul monde du travail mais bien dans la société tout entière.

⁵ C'est ici que se pose le délicat critère du « respect de l'énonciation » auquel d'excellents collègues sont attachés. Ici faire entendre l'indignation de Lanza del Vasto, rendre le ton polémique dominant du passage, mais avec des inflexions lyriques dans son dernier

soit qu'ils semblaient choisir au hasard deux ou trois démentis parmi les cinq énoncés, et parfois sans en respecter l'ordre d'apparition. Or, l'évocation du dernier était indispensable pour reproduire avec exactitude le raisonnement de l'auteur : l'avènement d'un « loisir perpétuel » coïnciderait avec la disparition de « tout travail [pénible/corporel] » dont l'auteur fait justement l'éloge dans un second moment. Ici se trouve le nœud même du texte, sa charnière principale, que beaucoup de mots de liaison pouvaient restituer, et surtout « pourtant », mais à condition que cet adverbe articule deux idées effectivement en opposition. (Quant à la transformation de l'« à dire vrai » du texte en « à vrai dire », elle relevait du psittacisme le plus obtus.) La proposition : « Mais le pire, c'est la disparition du travail » était correcte mais encore superficielle ou incomplète puisqu'il fallait rappeler que cette disparition constituait l'ultime promesse illusoire et dangereuse du progrès mécanique. Or, non seulement l'articulation des deux parties du raisonnement était ainsi traitée de manière faible, mais elle était parfois faussée : des copies passent de l'idée que « les machines ont bien des défauts » à celle qu'« il faut néanmoins travailler », que « le travail reste nécessaire à l'homme ». Du coup, au lieu d'être un plaidoyer pour d'autres formes de travail, l'auteur semble donner une leçon de résignation.

On a enfin régulièrement relevé, entre perplexité et consternation, que le syntagme « Dieu sait comment », locution pourtant courante, pouvait être pris au pied de la lettre, la divinité se montrant omnipotente et miséricordieuse, puisqu'elle était censée intervenir tout aussi bien pour nous garantir un loisir perpétuel qu'afin de nous préserver d'un labeur absurde.

3. La partie où Lanza del Vasto entonne un hymne au travail physique n'a pas été exempte d'inexactitudes diverses dont on ne donnera ici que deux exemples⁶, non sans avoir redit que ce moment capital du raisonnement a pu être tantôt lissé et affaibli en raison d'un certain vague, tantôt détaillé jusqu'à l'insignifiance.

D'abord une sorte de confusion des deux derniers paragraphes, le pénultième dressant la liste des possibilités de réalisation individuelle offertes par le travail corporel et le dernier les conditions concrètes d'une actualisation desdites possibilités, l'un la capacité d'*humanisation* du travail, l'autre la nécessité qu'il fût justement *humain* ou à hauteur d'homme pour permettre l'expression de nos virtualités. De là, l'idée – fautive parce que prématurée ou mélangeant deux moments distincts du raisonnement – que « à dire vrai, l'homme a besoin d'un **bon** travail », il a besoin d'un travail « qui lui plaise/qui a du sens/dans lequel il s'investit avec plaisir ». Non : le travail [corporel] en soi, absolument, est indispensable au développement de notre humanité ; mais encore faut-il que ce soit un labeur authentique et digne, et non une besogne servile. Ensuite, la phrase sur l'engagement de la totalité de l'être (corps, cœur, intellect, goût) dans le travail a été interprétée sous l'angle de l'obligation morale ou de la conscience professionnelle (le travailleur « doit être pleinement dévoué à sa tâche », il « doit s'y investir totalement »), alors qu'il s'agit d'un élément indispensable à la définition même d'un travail qui réellement « profite à l'homme », d'une nécessité quasi métaphysique. On est dans le descriptif, pas dans le prescriptif.

4. Mais la maladresse la plus marquée a consisté dans l'absence parfois totale de la moindre reformulation personnelle, défaut déjà perceptible pour l'ensemble du résumé, mais qui virait ici au plus pur *copier-coller*, comme si le candidat renonçait au travail de reformulation, de guerre lasse ou faute de temps, et se réfugiait dans le calque absolu.

« Travail humain », « homme libre », « vend son temps », « vend sa vie », « esclave » étaient paresseusement repris alors que pour rendre l'idée suggérée par ces trois derniers mots, un terme comme « aliéné » ou « aliénation », forcément très familier aux candidats cette année, aurait dû leur venir sous la plume presque spontanément. C'est parce que le texte était simple d'accès, sans problème majeur de compréhension, que l'on était en droit d'attendre des candidats un effort de rédaction singulière, évitant la paraphrase, le décalque servile, la reprise littérale, le montage de citations, la traduction synonymique (« les

tiers, peut-être même tenter d'emprunter à la langue, sinon relâchée, du moins orale et émotive, utilisée par Lanza del Vasto, était méritoire et devait être valorisé. Tout le problème est qu'un scrupule légitime de méthodologie, voire l'application bornée d'une consigne magistrale mal comprise, aboutit fréquemment au résultat inverse de celui attendu. Et, en une sorte de politique de Gribouille, les élèves et candidats, à force de « respect de l'énonciation », s'enferment et s'enferment dans une imitation de la forme poussée jusqu'au décalque, tant et si bien, si mal, qu'ils confondent prise en considération d'une *manière servant une matière* (ce serait une définition assez juste de l'énonciation) avec répétition pure et simple de la lettre du texte, au détriment de son esprit.

⁶ Nous reviendrons plus loin sur le contre-sens portant sur la première phrase du sujet. On l'a davantage trouvé dans les introductions de dissertation mais quelques résumés l'ont tout de même commis.

contemporains » pour « les gens d'aujourd'hui ») ou le gaspillage lexical (par exemple en écrivant qu'on doit s'investir « corps et âme, physiquement et spirituellement » dans le travail).

Cette session 2023 a donc vu l'introduction d'un document-réponse avec 110 champs correspondant à 110 mots sur lequel les candidats devaient rédiger leur résumé. L'expérience a été extrêmement concluante à tous points de vue. Les candidats se sont très bien adaptés à ce nouveau format et les correcteurs y ont trouvé un gain de lisibilité mais aussi une façon de mieux se concentrer sur l'essentiel. Les tricheries ont été absolument exceptionnelles. Les candidats se trompant de bonne foi en plaçant deux mots dans un même champ, corrigeaient tous le tir d'une manière ou d'une autre. Et même les étourdis oubliant que l'article éliminé compte pour un mot ne débordaient pas de la limite prescrite.

LA DISSERTATION

Le sujet retenu et soumis aux candidats était à l'image du texte : sans chausse-trapes, parfaitement accessible mais d'une réelle densité, pour peu qu'on ne tende, *volens nolens*, à l'aplatir ou à lui en substituer un autre plus familier, c'est-à-dire en fait déjà traité. Cette dérive est connue. Voilà pourquoi il faut que les candidats mettent l'essentiel de leurs forces à y échapper, ou plutôt : à y *résister*. Nous renvoyons au rapport de 2022 dans lequel nous avons longuement évoqué cette question d'un point de vue très général, indépendant des sessions et donc valable pour tout sujet.

« le but du travail n'est pas tant de faire des objets que de faire des hommes. L'homme se fait en faisant quelque chose. » Nous venons d'y faire allusion en note : nous avons trouvé un nombre non négligeable de contre-sens total sur la première phrase de la citation, certains comprenant le « n'est pas tant de [...] que de [...] » comme une négation double, Lanza del Vasto affirmant donc que le travail ne sert **ni** à faire des objets, **ni** à faire des hommes, puisque son but **n'est pas plus** de faire des objets **que de** faire des hommes. Une telle méprise laisse pantois. Elle a eu des conséquences moins catastrophiques que prévu parce que la seconde proposition permettait à ces malheureux candidats de retomber plus ou moins sur leurs pattes – la plupart confirmant la thèse de Lanza del Vasto en pensant la réfuter, et la démentant en croyant la soutenir – et donc de dire des « choses justes », mais on s'effare devant une bévue dont l'origine réside, selon nous, dans la pauvreté de la langue de beaucoup d'élèves, désarmés devant une syntaxe un peu inédite pour eux⁷.

Il n'était ni nécessaire ni suffisant de repérer le chiasme sur lequel était construite la citation, mais c'était une manière commode de s'aviser du double plan de la pensée de l'auteur : « faire des objets » et « en faisant quelque chose » invitaient à prendre en compte l'activité productive inhérente au travail d'un côté, et de l'autre, « faire des hommes » et « l'homme se fait » insistaient sur ce qui est le plus important aux yeux de l'auteur, et il fallait bien entendu souligner cette préférence, à savoir la capacité du labeur à actualiser nos vertus d'humain. Or, pour le dire très vite, la substantifique moelle du sujet, son intérêt, sa singularité résidait dans cette **tension** entre le *faire* (tout de même répété 4 fois, même si « se faire » avait évidemment un autre sens) et l'*être*, mais pour beaucoup trop souvent, seule cette dernière dimension était – en réalité partiellement – prise en considération, parce que la citation se trouvait réduite à sa partie la plus évidente, la plus familière, et le sujet ramené (rétréci et aplati, devrions-nous dire) à la question de savoir si l'on **est bien** ou **mal** en travaillant, si le travail est ou non bénéfique pour l'homme.

Insistons-y : le sujet exigeait d'une part de tenir compte de cette double perspective, utilitaire et formatrice, du travail, et d'autre part de ne pas limiter la portée de chacune d'elles.

La seconde, on vient de l'écrire, a, certes, été *vue* (très peu de hors-sujets absolus cette année), mais on en a fréquemment affaibli (le travail est-il bon, est-il mauvais ?) ou gauchi (le travail nous émancipe-t-il ou nous aliène-t-il ?) la portée, sans mesurer que la citation mettait en jeu un questionnement quasi existentiel : est-ce par qu'il est *laborans* ou *faber* que l'*homo* est (ou devient) *homo* ? Quels effets le labeur a-t-il sur mon *humanité*, en tant qu'individu et/ou en tant que membre de l'espèce humaine ?

⁷ Comment définir ce type de construction grammaticale ? Proposition « négativo-comparative » ou « restricto-comparative » ? « Comparative niée » ? *Antéïisagoge* (mise en relief d'un élément positif par une première séquence négative qui s'y oppose), comme on nous l'a soufflé ? Est-ce l'équivalent strict de « non seulement... mais aussi... » ? N'est-ce pas un peu plus fort, justement à cause de l'emploi de l'intensif « tant » ? Si nous avons tenu à insister sur la bourde absolue constituée par le contre-sens signalé, reconnaissons que l'écrasante majorité des candidats a saisi que la négation de l'adverbe de degré « tant » permet de réévaluer le but primordial du travail aux yeux de l'auteur, en opposition avec ce qu'il considère être la pensée commune (le travail sert à faire des objets). Mais seuls les meilleurs ont su, et le concevoir, et surtout l'énoncer clairement.

Dès lors le « se faire », polysémique, complexe, était traduit par (au choix) *s'épanouir, s'émanciper, s'élever, se former, s'accomplir, se réaliser, s'instruire, se construire, se façonner, se développer, se définir, se connaître, s'identifier, s'améliorer, se révéler, grandir, évoluer, se révéler...* Aucun de ces verbes n'est incongru⁸, chacun, pris séparément, est insuffisant. Et d'autant plus insuffisant qu'il laisse de côté, entre autres, la différence entre « faire des hommes » (que des candidats ont compris, en s'appuyant sur le parallélisme de construction des deux locutions, comme une manière de définir et de dénoncer la réification des ouvriers, par exemple, ce qui est ici absurde, alors même que cette notion est en soi adéquate mais par opposition à la thèse de Lanza del Vasto) et « se faire ». Par exemple le premier syntagme désigne une sorte de formation universelle, d'apprentissage collectif, quand le second fait écho à une réalisation plus personnelle, plus intime.

La première perspective (« faire des objets ») a été négligée ou sacrifiée et presque jamais abordée dans ses multiples sens. Au sens littéral, les trois œuvres regorgent de *choses* faites de la main de l'homme (ou de l'homme actionnant la machine) : charrue, outils agricoles, ruche, système d'irrigation pour le paysan virgilien, mais également ponts, routes, aqueducs, murailles, villes, ports, armes et objets de luxe chez Virgile ; boulons, rails, pièces détachées, voitures, armes chez Weil ; papier toilette, mixeur, transistor, canapé, lampe et autres objets de consommation chez Vinaver. Cela dit, « faire des objets » ne consiste pas nécessairement à les « fabriquer », mais aussi à les « produire », au sens large, et il fallait se garder de bâtir sa réflexion sur l'opposition du travail manuel et du travail intellectuel⁹, l'antagonisme entre le labeur physique produisant des éléments tangibles et les opérations mentales sources de réalisations abstraites. Cette dichotomie est fautive dans l'absolu : l'éboueur ne fabrique rien, il fait quelque chose sans faire des objets ; l'ingénieur ne fait pas directement un réacteur nucléaire qui, sans lui, n'existerait pourtant pas ; quant à l'enseignant, il fait certes quelque chose, mais pourquoi ne pas voir aussi dans un cours, ou un corrigé de devoir, un « objet » tout à fait palpable, et dont la réduplication vaut bien celle de la boîte de conserve ou du rouleau de papier-toilette ?

Mais c'est surtout le corpus lui-même qui invitait à prendre en compte le sémantisme ouvert de « faire quelque chose » : concevoir un projet, planifier sa production agricole, faire un plan marketing, rédiger une note de service, faire une œuvre (un tableau, un poème, une pièce de théâtre)... Cette acception permettait tout autant d'aborder davantage l'œuvre de Vinaver où le geste de fabrication concrète est moins présent que de ne pas oublier que dans celles de Virgile et de Weil, l'intelligence compte autant que l'effort et l'esprit que la matière. Qui plus est, « faire quelque chose » invitait à développer l'idée qu'au-delà et au-dessus du travail *stricto sensu* existe l'**activité** ou l'**action**, dont nos trois œuvres proposaient des expressions variées et souvent valorisées par les auteurs.

Comme il était dès lors un peu triste de se voir servir les mêmes plans opposant le « bon » et le « mauvais » travail, ses bénéfices et ses perversions, ses avantages et ses inconvénients, ce par quoi il *fait* l'homme puis ce par quoi il le *défait*, le construit puis le détruit ! Dans un extrait cent fois vu, Alain, le maître de S. Weil, n'écrit-il pas : « Le travail est la meilleure et la pire des choses » ? Certes il n'y a rien de scandaleux à adopter une telle démarche du « pour » au « contre » qui est le ressort même de la dialectique élémentaire. Cette « gymnastique » de base peut même aider à construire, guider, orienter la réflexion, mais *si et seulement si* les termes exacts du sujet sont examinés, exploités et que ses enjeux particuliers sont précisément traités. Ainsi, on a pu trouver des développements plus convaincants s'employant à montrer que dans le meilleur des cas, grâce au travail, l'homme devient véritablement homme, accède à l'entière de son humanité et réalise en même temps pleinement, de façon singulière, sa personnalité propre, mais que le même travail peut abaisser, avilir, déshumaniser, animaliser ou réifier. Assez souvent alors, on avançait l'aguerrissement physique fourni par le travail, l'exercice de l'intelligence, l'augmentation des connaissances, la socialisation, l'élévation morale et spirituelle. L'antithèse reposait sur l'épuisement physique, la servitude, l'aliénation, le ravalement au rang de machine ou d'objet jetable.

Même si nous acceptons des plans binaires, ou plutôt même si nous ne les refusons pas *par principe*, il était un peu maladroit (et frustrant) de s'en tenir à ces deux parties antinomiques dont le face-à-face débouche

⁸ Certains, cependant, comme « s'émanciper » ou « s'épanouir » demeurent des incitations à s'égarer en tirant le problème vers la question de la liberté ou du bonheur au travail, *ce qui n'est pas le sujet*.

⁹ Certes, Lanza del Vasto parle deux fois de « travail corporel » et nul doute que pour lui les vertus du labeur ne s'expriment que si l'homme n'est pas « soulagé de tout travail pénible », que s'il sue à la tâche, par quoi sa pensée relève d'un certain dolorisme chrétien. Mais la phrase retenue traite justement du « travail » de façon beaucoup plus générale et la pure effervescence cérébrale peut s'avérer très pénible et faire aussi abondamment transpirer...

sur une sorte de match nul. Conscients de cela, une écrasante majorité de candidats ont tenté une synthèse qui revenait, dans la plupart des cas, à envisager les *solutions* permettant de transformer le travail destructeur en travail fécond, autrement dit *les conditions d'un travail humain*. Cette perspective se défend, mais elle se traduit trop souvent soit par un retour involontaire et inconscient à la thèse, soit à une sorte de « cas par cas » où le relativisme pointe le bout du nez, soit encore à une manière de programme syndical (il faut redonner du sens au travail, il faut écouter les travailleurs, il faut pouvoir choisir son emploi – généralités généreuses mais un peu gratuites, dans les divers sens des deux mots), soit enfin à un *dépassement* qui, malheureusement, tend à *dépasser*, c'est-à-dire à excéder les limites du sujet exact, à en *sortir*, en y *introduisant* gratuitement des considérations savantes sur le travail comme vecteur de socialisation, la découverte de la beauté, l'accès au divin ou la piété, l'écriture du travail et le travail de l'écriture.

Or rien de cela n'est faux, tout peut même devenir extrêmement pertinent, pourvu que cela soit rapporté de façon explicite et adéquate aux problèmes posés par le sujet. La *réurgitation* est toujours *déplacée*, quand le *réinvestissement*, car précédé d'une appropriation authentique, est *opportun*, par ce qu'il exige d'**adaptation** et d'**ajustement** de connaissances préalables mises au service d'une démonstration singulière. Cela exige une certaine technique mais aussi de la probité intellectuelle, aux antipodes de l'artifice qui n'est qu'un palliatif vite repéré et sans efficace.

Nous disions que le sujet tenait sa richesse de la tension entre travail productif et travail formateur, fabrication et réalisation personnelle, utilité immédiate et utilité plus lointaine (et d'ailleurs moins assurée), labeur comme moyen et labeur comme fin, on pourrait presque écrire entre quantité et qualité. On ne devait en tout cas pas oublier cette *première* dimension, *triviale*, diraient nos scientifiques sans s'aviser que le terme a un autre sens tout aussi valable ici, du travail ! Comme l'indique Passemar : « il fallait vivre alors ». Or, la première partie d'un développement pouvait, par exemple, montrer que les deux visées du travail étaient atteintes de façon parallèle, mais sans véritables interférences et, après avoir rappelé la fonction utilitaire du travail, privilégier, ainsi que le fait l'auteur, son pouvoir dans l'épanouissement de notre humanité. Dès lors, une antithèse naturelle conduisait à montrer que c'est justement parce que l'homme fait des objets qu'il est empêché de se faire voire condamné à se défaire. S'il y a réification et que « les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses », c'est parce que « la vie des hommes [est] sacrifiée à la fabrication des produits. ». Seul le résultat compte. Rien n'empêchait enfin dans une synthèse d'essayer d'envisager les multiples modalités de la conciliation du *faire* et de l'*être*, de l'échange vertueux entre la construction matérielle et l'édification spirituelle, d'imaginer « une organisation du travail telle qu'il sorte chaque soir des usines à la fois le plus grand nombre possible de produits bien faits et des travailleurs heureux. » L'homme se fait d'autant mieux que le produit (au sens le plus large possible) qu'il crée est bien fait : « je suis né vendeur il me faut la route le contact avec la clientèle le goût de la victoire chaque fois que j'enlève une commande ». Et si l'on tient à reprendre les éléments évoqués plus hauts, « la socialisation, la découverte de la beauté, l'accès au divin ou la piété, l'écriture du travail et le travail de l'écriture », il faut *simplement*, si l'on peut dire, les raccrocher aux deux bouts des termes du débat : l'on voit peu les laboureurs de Virgile travailler ensemble, mais quand ils festoient, c'est pour partager les fruits de leurs travaux, y compris avec leurs bêtes, tandis que les « chaudronniers (tous de chics types) » exercent « un travail très qualifié », « accompli en équipe, fraternellement, avec soin et sans hâte » ; il existe une *beauté du geste* visible dans la greffe habile réalisée par le vigneron et une *beauté de la geste*, celle d'un Lubin qui se tuerait à la tâche et qui est présenté par Olivier comme un « seigneur », c'est-à-dire comme une forme d'*homme supérieur* ; tous les étudiants auront vu, à un moment ou à un autre, que les trois œuvres tissent des liens de différentes natures entre le travail et une ou des entités transcendantes, encore faut-il s'employer à montrer en quoi ces liens attestent la possibilité de conjuguer production concrète et *dépassement* de soi : « Tels sont les instruments que tu auras soin de te procurer longtemps d'avance, si tu veux mériter la gloire d'une campagne divine. » ; enfin, les remarques sur l'écriture comme travail ne devaient pas oublier de présenter l'œuvre comme un « objet » permettant à son auteur de « se faire » (qu'il s'agît de Virgile comme de Passemar).

Ces quelques pistes ne constituent en rien un corrigé-type. Elles visent à montrer l'étendue et la richesse de ce qu'il était possible de proposer en sachant tout à la fois utiliser ses cours et tenir compte des données exactes du problème. Pourquoi si peu de candidats ont su exploiter le vague ou l'ambiguïté de la seconde phrase de la citation ? « L'homme se fait **en faisant quelque chose** ». Faire quelque chose, est-ce fatalement *travailler* ? Collectionner des tabatières, jouer du jazz, assister à des cours au Collège de France, monter des happenings (dont Jiji est la « désarmante prêtresse »), voire ne « rien faire » à condition d'être « une dame organisée », c'est se donner un supplément d'âme (et donc d'humanité) en *agissant* : « Car la

réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité – j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. »

Terminons sur la connaissance et la mobilisation des textes du corpus. Nous avons eu notre lot habituel de lapsus, confusions, méprises, approximations, parfois gênantes, et d'interprétations inacceptables (« Alex s'épanouit dans son nouveau poste »). Comme à chaque fois, nous pouvons regretter que les œuvres soient fréquemment ramenés à deux ou trois passages, toujours identiques, ou à quelques citations hégémoniques (pour *Les Géorgiques* : l'épizootie du Norique, le vieillard de Tarente et les abeilles, tandis que « Il y a plaisir à planter Bacchus sur l'Ismare » revenait comme un refrain entêtant, à la manière du « Siffler en travaillant » des 7 nains, comme preuve définitive de la joie extrême prise par les paysans virgiliens à cultiver la terre).

Reste que nous avons constaté cette année un net progrès concernant l'usage immodéré des citations. Beaucoup moins de collections de passages de 3 ou 4 lignes appris par cœur dont la fréquence était presque systématiquement proportionnelle au vide de l'argumentation – et réciproquement. Beaucoup ont compris qu'il valait mieux mémoriser et retenir des formules, des expressions courtes plutôt que des lignes entières, et les intégrer le plus habilement possible à la rédaction de l'argument, plutôt que d'en faire des espèces de massives balises qui encombrant le raisonnement et ralentissent la lecture. La qualité doit toujours être préférée à la quantité et une copie « affûtée », même s'égarant un peu, franchira beaucoup plus vite la ligne d'arrivée qu'une autre, « obèse », car alourdie de ses références. Il se trouve d'ailleurs que, dans ce cas, le candidat a en plus tendance à ne pas aller dans la bonne direction, à se tromper de parcours. Il n'en demeure pas moins qu'il ne faudrait pas verser dans l'extrême inverse et à ne procéder que par allusion : on peut très bien ne proposer aucune citation textuelle et se référer dans le détail, et même de façon approfondie à des passages précis.

De rares correcteurs ont regretté que l'ironie de la pièce de Vinaver ne fût pas assez prise en considération et que tel passage, comme la séance de *brainstorm*, pût être vue et lue comme un exercice de mobilisation de la créativité humaine, et Benoît présenté comme un individu qui affirme sa personnalité, voire sa légitimité, par le travail, et non comme le patron inhumain qu'il est par ailleurs. C'est qu'il n'est aucun passage de *Par-dessus bord* qui ne soit équivoque ! Comme Olivier le reproche à Margerie : « Tout ce que tu dis continue à pouvoir être pris dans les deux sens ». Disons que Vinaver pousse à l'extrême ce qui fait l'essence, la valeur et la saveur du discours littéraire : la polysémie ou l'ambiguïté, mais que nous n'avons pas lu plus d'extravagances dans l'interprétation de cette pièce – dont on avait le droit de prendre beaucoup de choses au premier degré, même s'il était habile de le dire alors explicitement – que dans celle d'œuvres antérieures moins déconcertantes. On pouvait de même regretter que le monde des abeilles décrit dans *Les Géorgiques* soit utilisé plus souvent comme un repoussoir (le terme de « dystopie » était alors employé) que comme un modèle, alors qu'il est sans doute les deux. Mais aucun de nous n'ignore qu'au fond, les candidats n'inventent rien, qu'ils reprennent les grilles de lecture des œuvres dont leurs enseignants (ou quelque parascolaire) les ont nourris. Nous leur savons déjà gré de ne pas écrire trop de bêtises, tout en souhaitant, bien évidemment, que leur réflexion s'inspire surtout d'une fréquentation assidue, d'une connaissance intime et d'une compréhension solide des textes dans lesquels ils puissent se repérer à leur aise, comme en terrain familier, afin d'avoir véritablement le choix des éléments à glaner parmi tous ceux qui s'offrent à eux, au lieu de se voir obligés de convoquer, quel que soit le problème à traiter, quelques bribes de références stéréotypées et d'idées mal assimilées, apprises par cœur.

Que dire du niveau de l'expression, de la qualité du français employé par les candidats, qui soit un tant soit peu original ? Pas une copie, fût-elle remarquable par ailleurs, qui ne pêche ici ou là sur ce point. Il serait totalement vain, et d'un peu de mauvaise foi, d'entonner une plainte sur une éventuelle augmentation des fautes ou une supposée baisse de la maîtrise de la langue employée. Comment nos élèves échapperaient-ils miraculeusement à une lame de fond présentée par certains « linguistes atterrés » comme le signe même que le français va bien, la preuve de « son immense vitalité, sa fascinante et perpétuelle faculté à s'adapter au changement » ? Doit-on, pour échapper aux sirènes du catastrophisme, se jeter dans les bras d'un optimisme candide et d'un progressisme béat ?

Ce qu'il faut seulement répéter, c'est que la prolifération des manquements aux règles de base de la communication écrite va finir par rendre inintelligible le propos. À ce titre, charabia, amphigouri ou galimatias sont plus mortels qu'une dysorthographe, certes regrettable et mécaniquement pénalisée, mais n'obérant pas fatalement la compréhension du raisonnement (parfois extrêmement suggestif).

Au rebours, une « belle langue », du moins au service d'une argumentation pertinente, met en valeur la qualité de la pensée et augmente le plaisir du lecteur. Or, nous avons pu nous régaler avec des travaux brillamment écrits, nous réjouissant de constater que nombre de futurs ingénieurs possèdent une *fibre littéraire* qui leur sera précieuse dans leur carrière, quelle qu'elle soit.

4/ CONCLUSION

Cette session 2023 est globalement positive et encourageante. L'épreuve est à l'évidence prise au sérieux et bien préparée. Les attendus des deux exercices sont dans l'ensemble respectés, même si bien des progrès restent possibles par l'application plus rigoureuse de principes et de règles que les élèves des CPGE scientifiques connaissent parce que leurs professeurs les leur apprennent et rappellent, mais qu'ils ont tendance à oublier, une fois devenus candidats. On souhaiterait néanmoins de leur part un peu plus d'engagement personnel dans la réflexion, sans doute davantage de prise de risques. Qu'ils n'essaient pas de nous *faire croire* à leur aptitude à penser et à débattre en appliquant des « recettes », mais qu'ils nous en convainquent de façon *probante* .